

Invité * : Moustapha Safouan

Le signifiant du père et le nom-du-père

La première thèse affirmée par Lacan dès le début de son enseignement, c'est-à-dire au moment où il se considérait comme un lecteur de Freud, c'est que *l'inconscient est structuré comme un langage*. Il en résulte que – les processus primaires étant le propre de l'inconscient, par opposition aux processus secondaires qui sont ceux de la pensée consciente – ces oppositions primaires sont aussi des opérations de langage, ce que Lacan a établi dans son article « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », où il montre, à la suite de Jakobson, que la condensation et le déplacement freudiens sont du même acabit que les figures que la vieille rhétorique a repérées comme métaphore et déplacement.

Ce que toutefois distingue l'enseignement de Lacan et qui fait de la psychanalyse une discipline différente tant de la linguistique que de la psychologie, c'est que les deux notions de signifiant et de sujet n'y sont considérées que dans leur rapport mutuel. La linguistique se limite à la détermination des unités linguistiques et à considérer leur fonctionnement au sein du langage, la psychologie se limite à la considération de ce qu'elle appelle le sujet, que ce soit en profondeur ou en surface. En revanche, sujet et signifiant se conjuguent constamment dans l'enseignement de Lacan selon des modalités qu'il a fini par résumer dans cette définition : *est signifiant ce qui représente le sujet pour un autre signifiant*. Encore faut-il se garder de faire de ce sujet une substance, une entité qui existe à l'avance, il s'agit en fait d'un sujet dont l'émergence se fait dans cette représentation même, cette *représentance* même, et cette émergence est tout aussi bien celle de la vérité, laquelle est la fille de l'instant.

* Le 13 janvier 2011, à Paris.

Alors, prenant appui sur cette définition du signifiant, je dirai que l'oubli du nom *Signorelli* représente pour le sujet le signifiant *Herr*, où la limite de son pouvoir de médecin se rappelle au souvenir de Freud. Pour emprunter un autre exemple à *Psychopathologie de la vie quotidienne*, je dirai que l'oubli du mot *aliquis* représentait le sujet pour le signifiant de l'enfant qui était le fruit de ses œuvres, mais qui comportait pour lui une menace. Pour ceux qui n'ont pas présente à l'esprit cette histoire, je dis brièvement qu'il s'agit d'une histoire où Freud a rencontré dans la rue un ami, un coreligionnaire, ce qui fait qu'ils ont abordé le thème de l'antisémitisme ambiant. L'interlocuteur de Freud a voulu citer un vers latin du style : « Quelqu'un naîtra de mon sang qui prendra notre revanche. » Mais le mot latin *aliquis* lui a échappé, alors, se faisant goguenard, il dit à Freud : vous allez me dire maintenant que c'est déterminé, que ce n'est pas un hasard, etc. Freud accepte le défi en lui répondant : expliquez-vous un peu plus. Il s'est avéré de fil en aiguille que ce monsieur avait une maîtresse enceinte de lui, mais que c'était une femme mariée, ce qui faisait que, de la naissance de cet enfant, la menace d'un scandale le terrorisait.

Mais pour emprunter un exemple en dehors de la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, je prendrai l'exemple dont Freud fait état dans son article sur le fétichisme. Il s'agit d'un patient dont la langue était l'anglais pendant sa prime enfance et qui a vécu ensuite en Allemagne où il a oublié l'anglais. Le fétiche, au sens de l'objet qui éveillait ses élans sexuels, était ce qu'il appelait un « brillant » sur le nez. Brillance en allemand se dit *glanz*, qui assone beaucoup avec l'anglais *glance*, qui veut dire « regard ». Je dirai que ce signifiant *glanz* représentait le sujet pour l'anglais *glance*, c'est-à-dire pour le regard fixé sur l'objet qui, en haut au milieu du visage, captait la libido investissant l'objet qui manquait en bas, nommé le pénis. Ce manque suscite un effet traumatique extrême, pourquoi ? Freud répond : parce que, au cours de l'évolution de sa sexualité infantile, le jeune garçon investit son organe génital, son pénis, à un degré tel qu'il en vient à en faire parfois, à l'instar du petit Hans, une condition de son être de vivant. Les êtres vivants ont un pénis, ceux qui n'en ont pas sont morts.

Lacan souscrit à cette thèse, à ceci près, ce qui n'est pas mince, qu'il considère cet investissement narcissique comme un investissement médiatisé. Médiatisé par quoi ? Comme l'indique le vocabulaire

des psychanalystes qui parlent toujours de narcissisme phallique et non pas pénien, il est médiatisé, cet investissement, par le phallus, que – conformément à sa deuxième grande thèse au début de son enseignement selon laquelle le désir est le désir de l'Autre – Lacan considère comme le signifiant de ce désir de l'Autre. L'Autre auquel le sujet emprunte les éléments avec lesquels il parle et que nul ne tire de son propre fonds. En effet, la position de l'Autre comme le lieu du langage constitue avec les deux précédentes propositions, c'est-à-dire *l'inconscient est structuré comme un langage* et *le désir est le désir de l'Autre*, ce troisième principe, selon lequel *l'Autre est le lieu de langage* ; ensemble elles font les trois prémisses sur lesquelles s'édifie la doctrine lacanienne.

Mais enfin, qu'est-ce que ça veut dire, le terme de signifiant dans « signifiant du désir de l'Autre » ? Je ferai ici volontiers état de la question dont on dit qu'elle fut adressée à Confucius, sur les conditions qui assurent la bonne marche du royaume. Il répondit : il faut que le roi soit roi, les ministres des ministres et les sujets des sujets. Cette réponse est une redondance apparente. Cependant, si je cite cette histoire, c'est qu'elle indique qu'outre le concept qui s'y signifie et que les logiciens appellent la compréhension, par opposition à l'extension, outre ce concept que Platon appelle l'Idée et qu'il promet au rang de sens, le nom, surtout dans les langues où s'y ajoute l'article défini, la femme, l'homme, la vertu, le cercle, l'égalité, le cheval, et j'en passe, le nom possède un pouvoir idéalisant d'où puise son énergie, sans jamais l'épuiser, tout objet qui se présente comme idéal. Je me réfère ici à ce que Lacan souligne de la différence entre un idéal de voiture, idéal purement symbolique au sens de n'avoir place qu'à l'intérieur du langage et qui ne désigne que le manque, et la voiture qui est là, qu'on peut rencontrer dans le garage, où il me plaît de voir la voiture idéale. Ce n'est pas la même chose.

Je dirai que c'est de même, c'est-à-dire que c'est au regard de ce qui l'occupe, la pensée comme idéal de phallus, c'est au regard de ce phallus que le garçon se précipite à placer le plus gros de ses investissements narcissiques sur l'image de son organe génital, sans que soit rattrapée pour autant la distance que cet investissement vise à supprimer. On peut toujours courir après, comme on peut toujours inventer une voiture pour atteindre l'idéal de la voiture.

Pour me servir du signe ϕ , je dirai que, considérée en elle-même la lettre phi désigne le phallus symbolique ou l'idéal du phallus, alors que le signe « ϕ » désigne la cassure ou plus précisément la castration, dont le sentiment s'aggrave en fonction de la passion avec laquelle le sujet désire l'annuler. Après tout, ce qui s'appelle la passion de l'être ne désigne en fin de compte rien d'autre que ce qui, de l'énergie du désir, s'embusque dans le phallo-narcissisme.

Cependant, la question reste de savoir comment s'introduit dans le psychisme le signifiant phallus, avec ce qu'il indique d'une signification, non seulement idéale ou idéalisée, mais qui ressort aux forces motrices de toute idéalisation. Lacan répond par la voie de la métaphore paternelle. Cette réponse implique la raison la plus spécifique pour laquelle nous parlons de phallus symbolique. N'empêche que c'est une réponse qui appelle un plus ample développement.

Je rappellerai ici la définition que Joyce donne de ses *épiphanies* comme étant des moments où, débarrassée de ses revêtements d'apparence, l'essence d'un objet, d'un geste ou d'une situation quelconque frappe l'esprit là où sa puissance métaphorique est réalisée. Je crois d'ailleurs que c'est une idée qui, peut-être, a été suggérée par Ibsen, parce que les pièces de ce dernier débouchent sur une situation tellement inextricable, qui met les protagonistes dans un embarras qui les immobilise d'autant plus qu'ils ne voient pas de quoi il retourne, jusqu'à ce qu'un des protagonistes utilise une métaphore qui dit exactement ce qui est en jeu dans cette affaire.

Ainsi, si je me réfère à cette définition des *épiphanies* de Joyce, cela me permettra de dire que le phallus est la puissance métaphorique du nom-du-père. Encore faut-il se rappeler qu'une métaphore est une substitution, et Lacan parle expressément d'une substitution du nom-du-père au désir de la mère.

Eh bien, attardons-nous un peu sur ce désir. Jusqu'à la phase phallique concomitante avec la perception du désir sexuel chez la mère, celle-ci apparaissait à l'enfant comme un contenant universel, puissance de don ou de refus, condition qui serait à la limite tuante pour l'enfant si le don ne fonctionnait pas comme un signe d'amour avec ce qui s'y signifie comme manque.

Or, avec la survenue de la sexualité précoce, une autre figure de manque se présente qui n'a rien à faire avec tout ce qui a constitué le

vécu de l'enfant jusque-là, c'est-à-dire ni avec la puissance du don, ni avec sa signification d'amour. Parler d'une régression de la phase phallique, et encore il y a certains auteurs comme Abraham ou Jones qui ne parlent même pas de ça mais de régression de la phase génitale ou pré-génitale, parler donc d'une régression de la phase phallique à la phase orale et génitale comme s'il s'agissait d'un mouvement à rebours sur un même chemin linéaire, c'est le langage auquel on reconnaît monsieur de La Palice.

Que cette nouvelle variété de manque que représente le désir maternel ait un objet que l'enfant peut deviner en observant ses parents ou d'autres adultes, ou encore des animaux, cela est fort vraisemblable. Seulement ce n'est pas de cette observation du particulier que dérive l'universel. C'est là la vérité que contient le platonisme : c'est au contraire dans la mesure où les particuliers sont pris dans le filet du langage qu'ils se différencient et se placent, se classent dans les mailles de l'universel. Mais la considération la plus importante est la suivante : la question n'est pas celle de l'objet de ce désir mais celle du signifiant qui permet de le penser ou, plus exactement, qui l'incruste dans la pensée inconsciente.

Je dirai qu'à la question de ce que l'autre désire, le corps répond avant toute réflexion par la jouissance, une jouissance inconditionnée puisqu'elle précède toute articulation. Sa pleine articulation appellera, si j'ose dire, le moment venu, la loi que Sade propose comme une maxime universelle. À propos de la notion de cette loi, je ferai état d'une remarque de Wittgenstein à propos du jeu de tennis. Il nous explique qu'on peut dire que la hauteur de la balle n'est pas limitée dans ce jeu, mais qu'on peut tout aussi bien dire qu'il y a une règle de ce jeu qui stipule que la hauteur de la balle n'est pas limitée. C'est de la même façon que nous pouvons dire que, pour autant qu'il renvoie à la jouissance, le désir de la mère est un pur caprice, sans loi qui le bride, mais comme nous pouvons dire aussi que ce désir est soumis à la seule loi du caprice, celle, sadienne, qui s'exprime dans les maximes du Marquis. Et cela me donne l'occasion d'énoncer ce que j'entends par refoulement primordial, à savoir – c'est une définition – ce qui, du fait du discours universel où l'être du sujet est pétri, prend effet de signifié avant toute articulation possible pour ce sujet.

Pour ce qui est de la substitution métaphorique de Lacan, nous pouvons la représenter comme remplacement d'une loi du caprice par une autre loi, celle qui se signifie dans le nom-du-père et qui fait du refus d'une jouissance singulière la condition de toute autre jouissance. Du coup, l'objet de cette jouissance refusée, dont l'enfant, qu'il soit garçon ou fille, est de toute façon incapable à l'âge de la sexualité précoce, l'objet de cette jouissance devient la figure où s'inscrit, si j'ose dire, la signification du bien suprême, ce dont le sujet a été privé à tout jamais. Et non seulement ce bien suprême prête sa force causale à la quête des biens, mais encore fait que cette quête est une frustration ou une déception répétée. Je renvoie au fameux article sur l'abaissement de l'objet de l'amour chez Freud.

En un mot, la mère ne se perpétue dans le psychisme, tout particulièrement chez le garçon, comme objet de désir que d'être la figure où le désir se noue à la loi, et cela d'une façon que je dirais assez curieuse, d'une façon telle que, par l'une de ses faces, elle en est l'endroit, par l'autre elle en est l'envers.

Maintenant, la substitution de ce nom-du-père à ce qui ne saurait être autrement que la loi du pur caprice du désir de l'Autre, cette substitution engendre une signification où gît l'objet qui, d'être l'objet d'une dette de reconnaissance, mérite d'être qualifié de symbolique. Et si je me réfère à ce que je dis dans l'avant-dernier chapitre de *La Parole ou la mort*¹ (ou sa réédition), je parlerai de l'objet d'une promesse ou d'une alliance que le sujet n'a pas demandée mais à laquelle il lui faut cependant se plier comme la condition (*Medjay*) d'une existence avec autrui. Si l'on considère cet objet sous sa face imaginaire, on admettra son caractère non spéculaire puisqu'il y va d'une métaphore, c'est-à-dire qu'on peut photographier ou encore se heurter contre une pierre, précieuse ou non, mais on ne peut pas photographier ni se heurter contre la pierre philosophale que nous cherchons quand même comme la condition de la vie heureuse.

Cet objet, dont la majesté et la gravité se déploient dans le mystère antique, nous pouvons le décrire comme un idéal de masculinité, un idéal injoignable, de sorte que plus le sujet tente de l'égaliser en l'investissant narcissiquement, que cela soit sur l'image de son propre corps s'il est un garçon, ou dans l'image du petit autre que le

1. M. Safouan, *La Parole ou la mort*, Paris, Seuil, 2010.

garçon est pour elle, la fille, plus il va dans ce sens, plus s'aggravent la menace de castration chez l'un et le *penisneid* chez l'autre. Nous touchons là à la différence entre la fonction de la castration, qui se place en premier lieu sur le plan de l'être et non pas sur celui de l'avoir, et la menace de castration dont Freud fait état dans le complexe du même nom. En fait, cette menace est la conséquence chez le garçon de l'investissement phallo-narcissique, qui le livre d'ailleurs au ravage de la comparaison, lequel ravage le conduit du complexe de supériorité au complexe d'infériorité et de la prestance à la défaite.

Je parlais jusque-là du phallus symbolique comme idéal injoignable. J'ajouterai qu'il y a cependant un moment où l'égalité idéal de phallus-phallus idéal paraît réalisée, c'est le moment que Freud a repéré comme étant celui de la première identification. J'aimerais m'étendre un peu sur ce point. La question de savoir si la négation du quantificateur universel, c'est-à-dire pas-tout, implique l'existence d'un « au moins un » qui fait exception m'apparut non susceptible de recevoir une conclusion définitive ou tranchée. Je veux dire par là qu'il y a des logiciens et des mathématiciens qui ont nié cette implication, parce qu'elle repose sur la loi du tiers exclu, loi qui a de la validité pour les ensembles finis et dont l'extension aux ensembles infinis est un abus. Si vous me dites qu'il y a un ensemble fini qui est celui du nombre entier, je le crois volontiers, pourquoi, mais parce que j'ai le logarithme qui me permet de construire ce nombre, qui est l'addition de l'un ; je peux toujours ajouter de l'un, ce qu'il n'y a pas de plus grand. Mais si vous me dites : il y a une infinité de nombres premiers, je n'admettrai pas cette conclusion même si vous me citez des milliers de nombres premiers, parce que vous ne me donnez pas le logarithme qui me permettrait de le construire. Vous ne faites ici qu'appliquer la règle selon laquelle pour prouver une proposition il suffit de prouver que sa contradictoire ou que sa négation conduit à une contradiction, mais ça ne suffit pas. Tant que vous ne me donnez pas la loi de la construction, je n'admettrai pas cette conclusion.

Alors il s'agit d'une question où, qu'on réponde oui ou non, tout dépend de la variété de géométrie, de logique même, que vous voulez faire. Ce qui, par contre, m'apparut important est le fait que, même si l'on dit : il y a l'un qui fait exception, c'est une conclusion logique, c'est-à-dire formelle. On sait que depuis l'apparition des géométries non euclidiennes personne ne croit que la géométrie traduit

les lois de l'espace réel. Mais pour la logique, personne maintenant ne croit qu'il s'agit d'une science des lois de l'être comme être. Autrement dit, la logique et les mathématiques sont devenues des systèmes axiomatiques, hypothétiques, c'est-à-dire suspendus à une hypothèse. On est libre de choisir comme axiome ce qu'on veut et les autres comme théorèmes, on peut prendre un autre logiciel. Donc c'est une histoire complètement hypothétique et qui n'a aucune portée ontologique.

Mais ce qui est important, c'est, là où il s'agit d'une science particulière, une discipline particulière, de dire à quoi correspond dans cette discipline ce « moins un » dont la logique, selon certains, s'impose. Ma thèse là-dessus est que nous avons affaire ici pour ce qui est de ce « au moins un » qui fait exception à la fonction de la castration, nous avons affaire au père de la première identification, dont Freud dit qu'elle précède de peu le complexe d'Œdipe, autant dire qu'elle l'inaugure. Selon la description de Freud, le père idéalisé auquel l'enfant s'identifie, sans épuiser sa fonction idéalisante en tant que pur signifiant, il reste quelque chose pour ce père comme le roi qui est roi. Cette identification prête l'éveil du sens critique qui ne tarde pas à dénicher ce que nous appelons les carences paternelles.

Seulement cette découverte des carences paternelles ne conduit pas à la chute de cette figure, au contraire, plus ces carences ont du poids ou plus graves elles sont, plus grand sera le besoin d'un substitut de ce père par excellence qui fut celui de la première identification. Il faut bien noter que cette identification est d'autant plus, j'ose dire, gonflée que l'enfant est dans un état de faiblesse extrême. Il est tout proche de l'image de corps morcelé, ce qui fait cette identification d'où il puise son intégrité corporelle. C'est un garant et c'est pour cela d'ailleurs que l'identification idéale du père et du père idéal est la même chose que l'idéal du moi et le moi idéal.

Un trait sur lequel Freud insiste est que ce père, l'enfant veut le dévorer au point que l'on peut dire que notre père a pris le relais du sein maternel. Autant dire que l'agressivité emprunte ici sa forme à la relation orale, laquelle n'est pas l'apanage du garçon. Que Freud nous dise que cette identification est typiquement masculine ne veut pas dire qu'elle soit propre au garçon ou qu'elle lui soit réservée. Elle a lieu avant l'apparition du sens du sexe, indissolublement liée à celui

de la différence sexuelle. Cette affirmation signifie plutôt que ladite identification annonce la mise en jeu, la mise en forme, de la métaphore paternelle. Aussi, ce n'est pas sans raison si nous mettons le fantasme d'être mangé sous la rubrique de la menace de castration.

En fait, j'ai été conduit à ce rapprochement entre le « moins un » et le père de la première identification grâce à la description que Freud fait de ce que représente pour l'hystérique la figure de ce qu'il appelle autre préhistorique sans égal et que personne n'arrive plus jamais à égaler. Et, en effet, au moment où son père était sur le lit de mort, où est-ce qu'Anna O., devenue l'exemple paradigmatique de toutes les hystériques de la terre, où est-ce qu'elle pouvait trouver sa sécurité, sinon dans la régression au père *princeps*, autrement dit phallus, considéré dans son attribut par où s'assure l'éternité comme agent de la fécondation ? Or il n'est pas rare de constater chez l'hystérique une sorte de réflexion optique, une projection, qui fait que le désir pour le père est vécu comme un désir dont elle fait, l'hystérique, l'objet.

Cela n'est sans doute pas sans rapport avec la fréquence de fantasmes que Freud a constatés chez les hystériques de la séduction par le père, au début de sa pratique. Seulement, étant encore contaminée par l'Autre que personne n'arrive plus jamais à égaler, la paternité en revêt un caractère de transcendance, auquel seul répond, pour la maternité, le mystère de cette maternité. On se rappelle la ferveur de Dora devant la *Madone Sixtine* de Dresde. Eh bien, telle qu'elle s'illustre dans le théâtre érotique du Bernin, la jouissance de sainte Thérèse m'apparut celle d'un corps qui s'abîme dans une jouissance où, pour se transporter, c'est le cas de le dire, sur le plan de la transcendance, il n'en reste pas moins que nous y retrouvons les constellations que recouvre la première identification.

D'ailleurs, il faut noter que cette sculpture de *Sainte Marie de la Victoire*, Bernin l'a faite en se référant, en traduisant plastiquement un texte où sainte Thérèse décrit une expérience qu'elle a eue où elle a rencontré un petit enfant angélique, un chérubin. Alors, du moment qu'il s'agit d'un texte, la question s'ouvre de savoir si nous avons affaire à la vérité du désir ou à la jouissance du corps. Pour ma part, si j'envisage les choses sous ce dernier angle, je n'ai pas ni n'affirme l'existence d'une jouissance supplémentaire chez la femme. Mais je

ne cache pas que l'affirmation d'une jouissance dont les femmes, fussent-elles analystes, ne peuvent rien dire me paraît comme une reprise de l'opinion de Freud relativement à la sexualité féminine comme un continent noir.

Un autre point de mon livre *Le Langage ordinaire et la différence sexuelle*² mérite d'être tiré au clair ici, et je pense à l'alternative : ou bien la fonction phallique ou bien la pulsion de mort. J'en ai donné dans ce livre deux exemples mais sans montrer le lien et sans expliciter leur portée comme il se doit. Dans le premier exemple, celui du mystique musulman Hallâj, j'ai montré comment il a hypostasié, c'est-à-dire a donné une forme de réel, transformé en objet réel, cette part de sa subjectivité qui échappait à son savoir du fait de son statut de parlêtre. Du coup, sa passion s'est convertie en une passion d'union avec cet objet auquel il s'adresse comme à son « tu », qu'il désigne tantôt par le pronom « lui », qui s'appelle en arabe le pronom de l'absent, tantôt sous l'épithète substantifiée, le vrai. Cette union ne pouvait se réaliser que dans la mort, non pas celle qu'il se serait donnée, ce qui aurait été contraire à la volonté de l'Être suprême, mais celle qu'il a tout fait pour qu'on la lui inflige sous une forme dont l'horreur a dépassé tout ce que vous pouvez imaginer. On l'a aveuglé, torturé, démembré, brûlé et on a dispersé ses cendres. Je dirai qu'Hallâj avait mis ses contemporains en demeure de choisir entre les deux termes de cette alternative : ou bien cet Hallâj doit mourir ou bien c'est l'islam qui disparaît. Ils n'ont pas hésité et ils ont agi comme s'ils lui disaient : voilà ce qui t'arrive si Dieu n'existe pas.

L'autre exemple est celui qui se réfère à *La Mort à Venise* de Thomas Mann. Le point capital dans ce roman est que le jeune adolescent polonais qui a enflammé la passion de l'écrivain Aschenbach épris de beauté n'était pas pour celui-ci un objet que représente je ne sais quoi qui manque à l'amant, sur lequel ce dernier peut cogiter – auquel cas on aurait eu tout simplement une histoire d'amour homosexuelle –, il était, si je puis dire, l'idée même de la beauté tombée de son ciel, faite chose, pour lui la Chose, il était la beauté en soi s'affirmant en chair et en os sous son regard. Bref, le manque a manqué, il en a été pétrifié. Du même coup, c'est la mort qui sous

2. M. Safouan, *Le Langage ordinaire et la différence sexuelle*, Paris, Odile Jacob, 2009.

l'aspect sinistre de la peste s'est abattue sur la cité tout entière. Il n'y avait plus de place pour quoi que ce soit d'autre.

À ces deux exemples concernant ce qui advient quand l'objet d'un manque qui relève de l'ordre symbolique devient réel, on peut en ajouter un troisième, tiré de la dernière nouvelle des *Gens de Dublin*³ de Joyce, intitulée « Les morts ». À une heure tardive de la nuit, après le dîner annuel que deux vieilles sœurs offrent à leurs amis et parents, Gabriel rentre avec sa femme à leur hôtel. Lui, il brûle de désir, mais sa femme est comme absente, absorbée qu'elle est dans le souvenir d'un amour lointain que lui avait voué jadis un jeune garçon tuberculeux de 17 ans et pour lequel elle était tout. Et elle ? interroge le mari ; sa réponse est : « J'aimais me promener avec lui. » Nous est donnée dans la main la différence entre le principe de réalité ou de plaisir, « j'aimais me promener avec lui », et le principe d'au-delà le principe de plaisir, c'est-à-dire la pulsion de mort. Voilà la suite : après quelques jours ou quelques semaines pendant lesquels le garçon, sans doute malade, avait disparu, elle entendit le bruit d'un galet qui frappait la vitre de sa fenêtre. Sortie, elle trouva le garçon qui l'attendait. Le temps était humide, il pleuvait à verse, elle le pria instamment de rentrer chez lui. « Je ne veux pas vivre », dit-il. Et il est mort quelques jours après, lui laissant cette certitude qu'elle a exprimée à la fin de son récit en disant : « Je suis sûre qu'il est mort pour moi. » Laissé à sa propre réflexion, Gabriel se dit qu'il y avait là un sentiment comme lui n'en avait jamais éprouvé, et d'ajouter : s'il y a quelque chose qui s'appelle l'amour, ça doit être ça !

Or, ne peut-on parler d'une régression à l'Autre de l'amour, c'est-à-dire à l'autre de notre passé le plus lointain, en tant qu'il nous vaut comme présence ou absence ? Mort, le jeune garçon emporte avec lui à tout jamais la présence de l'aimée, loin des mésaventures de la vie. En quoi se vérifie l'affirmation de Lacan selon laquelle l'amour n'est viable qu'à l'intérieur de certaines limites. Au-delà, c'est la préférence de la mort. C'est dans cette affinité avec la mort que réside sans doute l'amère Esther de l'amour dont fait état la chanson que Joyce aimait tant chanter et que sa mère mourante aimait tant entendre chanter par lui.

3. J. Joyce, *Gens de Dublin*, Paris, NRF Gallimard, 1974, p. 215.

Ces trois exemples convergent vers cette conclusion : la fonction phallique représente en fin de compte une invite à ce que le sujet soit le gardien de son manque à être.

Posons maintenant deux questions avant de terminer. La première : quelle est la différence la plus frappante entre le désir de l'homme et celui de la femme ? Je crois qu'on admettra aisément que, du fait du caractère foncièrement phallique de son narcissisme, le désir de l'homme est surtout un désir de conquête, cela peut aller jusqu'à *mille e tre*. Comme le pouvoir politique dans les sociétés humaines était toujours détenu par les hommes, il n'y a rien d'étonnant à ce que certaines sociétés se soient arrangées de façon à ce qu'il y ait une catégorie de femmes destinées à faciliter ou à rendre plus aisée cette conquête. Par contre, le désir de la femme vise justement la chose au monde la plus rebelle au commandement, pour ne pas dire indifférente à tout le circuit du don - et de contre-don -, à savoir le désir de l'Autre comme tel. Or on peut forcer quelqu'un à agir contre son désir, mais on ne peut pas détruire ce désir avant de détruire le désirant avec. De même, aucune vertu, aucune qualité physique ou morale, ne saurait constituer une condition suffisante à faire naître le désir ou à assurer sa permanence. C'est pourquoi, comme Lacan l'avait déjà remarqué, la femme est plus angoissée que l'homme bien qu'elle soit plus à l'aise que lui dans le registre de sa jouissance.

Une autre question : est-ce que le nom-du-père est le seul signifiant qui introduit la fonction phallique ? Le moins que je puisse dire en réponse à cette question est qu'il n'y a pas de groupement humain, me semble-t-il, qui ne se reconnaisse un ancêtre, totémique ou non, dont le nom fait l'unité de ce groupe et qui impose à ses membres un certain nombre d'obligations et d'inhibitions, dont notamment celle de se marier entre eux, sans parler du mariage avec la mère dont aucune société n'accorde le privilège à l'un de ses membres, quelle que soit l'éminence de son statut. Je dirai que c'est là que la loi fait face à tout pouvoir masculin. C'est dire qu'il n'y a qu'Œdipe qui a cumulé la royauté et le mariage avec la mère, mais lui ne le savait pas. À partir de cela, il peut y avoir lieu de parler d'une substitution du nom de l'ancêtre au désir de la mère. Après tout, il ne faut pas oublier que l'efficacité subjectivante de la loi de la prohibition de l'inceste dépend en dernier lieu du poids que la

mère, elle, lui donne, pour autant qu'elle est censée avoir précédé l'enfant dans l'assimilation sur le chemin de l'ordre symbolique. En d'autres termes, la fonction phallique ou de castration m'apparaît plus vaste que le type familial associé à l'Œdipe. C'est une question qu'on ne peut pas régler sans plus ample examen. Nous sommes d'autant plus défaits à l'avance que les anthropologues ne se sont jamais souciés d'analyser, derrière des indigènes, des sociétés différentes. Mais enfin, c'est le minimum de ce que je puis dire.

Pour conclure, je dirai qu'après tout, quelles que soient les différences réelles et symboliques entre le père et le fils, elles n'empêchent pas leur consubstantialité, laquelle consiste dans l'identité de la faute que l'un comme l'autre sont censés transmettre au fil des générations.

Retranscription de Danielle Ballet et Anastasia Tzavidopoulou.